

1822.

Modes de Paris.

Nº 73.



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, Nº 25.

Redingotte en draps collet de velours, Gilet de piqué.





Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, N^o 25.

Robe de mousseline garnie en arlequinade. Chapeau demi Pamela en paille de riz.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois: dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 25; PAIN-PARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq St.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

ON dit que dans la Guinée, les femmes jalafes, pour s'accoutumer à la discrétion, tiennent de l'eau dans leur bouche, pendant une partie de la journée. Cette coutume fait-elle oui ou non la critique des femmes? Il me semble qu'il y a déjà une certaine bonne foi à convenir ainsi de ses défauts, et quelque mérite à chercher un remède qui imposerait une très-grande privation aux femmes, si tant est qu'elles aiment beaucoup à parler. Dans tous les cas, ce remède, s'il est efficace, devrait bien être prescrit aux hommes d'à présent. Telles étaient les réflexions de la vieille M^{me}. Dorville, en se retirant le soir dans son appartement. Elle venait de quitter un cercle nombreux, composé de diplomates, d'hommes de

lettres, etc. Ces conversations confuses, ces vives discussions, moitié politiques, moitié littéraires, ne laissent aucun souvenir qui pût être doux à sa pensée : elle n'en rapportait qu'une impression pénible pour l'esprit, un assourdissement qui ajoutait encore aux fatigues de son âge. Au moins, disait-elle à sa petite-fille qui l'aidait à regagner son grand fauteuil, si l'on pouvait se fixer une opinion, si l'on pouvait conclure quelque chose de ces bruyantes conversations, où chacun se dispute souvent faute de s'entendre, et cela parce qu'on ne veut pas même se donner la peine d'écouter!... — Mais, bonne maman, vous demandez là une chose presque impossible; comment espérer de voir s'accorder des gens qui ne gardent pas huit jours de suite la même opinion, soit en politique, soit en littérature? Pour moi qui, dans un coin du salon, les écoute toujours sans rien dire, je n'ai pu trouver encore qu'un seul parti à retirer de tous leurs beaux discours. — Quel est donc ce parti, ma chère petite Amélie? — La variété de la conversation de ces Messieurs, la versatilité de leur esprit, m'a donné l'idée de créer une mode charmante : — Une mode ! une mode nouvelle inspirée par un grave entretien, entre des hommes savans ! Quel enfantillage ! — Oui, et je vous assure que cette toilette sera charmante, autant que bizarre. Tenez, écoutez bien quel est mon projet. Demain je fais couper une robe d'une belle mousseline blanche; je la garnis d'une triple ruche, posée en festons : ces ruches seront bordées en liserés de couleurs différentes. De cette manière, n'importe avec quels gens je me rencontrerai, je serai sûre d'avoir des nuances qui pourront convenir à tous les goûts, et j'appellerai cette garniture de robe une ARLEQUINADE. — Du persiflage, Amélie ! Tu sais que j'ai toujours blâmé en toi cette disposition à la causticité. Ma fille, quand j'étais jeune, j'avais, comme vous, un penchant à la raillerie; j'étais bonne aussi, comme toi mon Amélie, et toujours un sentiment de regret suivait l'instant de plaisir que je goûtais à critiquer les autres. Bientôt je sentis que mon cœur souffrait des travers de mon esprit, et je résolus de me corriger d'un défaut aussi dangereux, en m'imposant un sacrifice chaque fois que je retomberais dans la même faute. — La jeune fille, touchée de cette sage leçon, promit à sa mère d'être plus circons-

pecte à l'avenir, et de s'infliger, comme elle, une punition, en supposant qu'elle se rendit encore coupable du même tort. Mais la robe nouvelle n'en fut pas moins commandée.

Quelques jours après, Amélie fut dîner à la campagne. Parée de son *AR QUINADE*, d'un petit chapeau demi-Paméla, orné d'une branche de fleur, Amélie était jolie comme un ange : tous les hommes la trouvèrent charmante, tous le lui dirent, un seul excepté... Bientôt les conseils de la bonne grand'mère furent oubliés ; la jeune fille trouvait dans chaque individu une manie, un ridicule qui lui fournissait une occasion d'exercer son caractère satirique.... Ernest, retiré dans un coin du jardin, ne la perdait pas un seul instant de vue ; mais, tout en admirant ses grâces légères, son naïf maintien, il déplorait cette vivacité d'esprit qui entraînait trop souvent Amélie hors des limites que la bonté du cœur prescrit toujours à l'imagination. — Amélie, à son tour, ne perdait pas un seul de ses regards ; et, tout en paraissant ne s'occuper que des autres, son attention se reportait toujours vers lui : Ernest était si bien, avec le négligé qu'autorisait la campagne !

L'heure du départ arrive ; Ernest voit Amélie prête à s'éloigner. Il s'approche d'elle : Hélas ! lui dit-il, si, pendant tout le jour, vous n'avez pu m'accorder une seule pensée, emportez au moins un souvenir de votre ami ! Prenez cette rose, Amélie : demain, sans doute, elle aura perdu sa fraîcheur, elle n'aura plus cet éclat qui la fait admirer aujourd'hui ; songez alors que dépouillée de son brillant feuillage, on n'apercevra plus que l'épine perfide, dont on aura peut-être ressenti la blessure....

Amélie comprit l'allégorie ; elle sentit qu'elle avait encore quelques nouveaux reproches à se faire. Triste et pensive, elle retourna près de sa mère : elle avait besoin de lui confier ses torts et son repentir ! Mais sa mère reposait déjà : elle respecta son sommeil, et se retira dans son appartement, emportant avec elle cette rose qui lui donnait des regrets, et qui, pourtant, lui était si chère. Mais, bientôt, elle réfléchit qu'elle avait des fautes à expier, qu'elle avait un sacrifice à faire ; et, le lendemain, à son réveil, la bonne maman aperçut auprès d'elle la jolie rose qu'Ernest avait donnée la veille.

— Rien n'est changé dans les costumes d'été; les robes blanches sont les plus distinguées: on en voit en mousseline-gaze, ayant pour garniture sept remplis extrêmement grands. On en pose quatre vers le bas de la robe, et trois un peu plus haut. On fait aussi beaucoup de remplis qui, étant coupés en biais, se placent de façon à former des zig-zags ou des guirlandes. On met au-dessus de chaque rempli une petite torsade: on emploie le même genre de garniture pour les robes de soie. Si la robe est en gros de Naples, les plis se font en satin de la même nuance; on les orne quelquefois de gances de couleurs opposées. Nous en avons aperçu une du meilleur goût, qui était bleue, avec les remplis en satin bleu, et les torsades en couleur de paille.

— Les hommes commencent à abandonner les couleurs tendres; ils les ont remplacées par les couleurs VAMPIRE et DRAGONS EN FURIE. Certes, la transition est frappante! Passe encore pour la crainte de les voir en furieux; mais l'idée du vampirisme a de quoi effrayer les femmes les plus courageuses.... Ceci paraîtrait peut-être une plaisanterie, mais on nous a réellement montré deux couleurs brun foncé et verd foncé, auquel l'on donne cette nouvelle dénomination.

— Les gilets les plus distingués sont en piqué; les blancs et les jaunes pâles, sont les mieux portés. Les chaleurs excessives ont fait reparaitre quelques cravates à la Colin.

LITTÉRATURE.

TRILBY, ou LE LUTIN D'ARGAIL,

(Nouvelle écossaise;)

Par M^r. CHARLES NODIER.

L'ÉTONNANTE facilité du style de M. Charles Nodier, la vivacité de ses tours de phrases, la souplesse et l'harmonie de ses périodes, et la grâce qui règne dans la plupart de ses descriptions, font vivement regretter qu'un talent aussi remarquable que le sien ne soit pas consacré à un meilleur emploi. Depuis *Jean Sbogor* et *Thérèse Aubert*, ouvrages

justement célèbres de cet auteur, et qui ont été pour ainsi dire les bases de sa réputation littéraire; les compositions de M. Charles Nodier n'ont plus été que des tissus d'invraisemblances et d'exagérations plus ou moins gazées par le charme d'une élocution toujours agréable et variée. Qui n'est peiné de voir un homme d'autant d'esprit et d'érudition, prostituer ainsi son talent à d'inutiles niaiseries, au lieu de s'attacher, comme il a su si bien le faire dans *Thérèse Aubert*, à peindre quelques scènes du cœur, ou quelque époque intéressante qui lui fournirait l'occasion de développer des caractères, des pensées, des sentimens et d'ingénieuses moralités; et de faire, dans l'intérêt de ses lecteurs et de sa gloire, un meilleur usage des nombreuses connaissances qu'il possède? Comment concevoir, en effet, que des rêveries semblables à celles que l'on rencontre dans *les Vampires*, dans *Smarra* et dans *le Lutin d'Argail*, aient pu occuper un seul instant une tête aussi bien organisée que celle de M. Charles Nodier? Qui pourra comprendre qu'un auteur capable de composer des ouvrages qui feraient honneur à son nom, se plaise à rapetisser son esprit, et à le contraindre à s'exercer sur des sujets si peu dignes de lui? Que M. Charles Nodier, par une débauche d'esprit toujours impardonnable, se soit hasardé à écrire un court volume, dans le genre que nous lui reprochons, cela peut encore s'expliquer et peut-être même s'excuser; mais que dans trois ouvrages successifs, cet auteur revienne sur des compositions aussi nulles et aussi dénuées d'intérêt, c'est ce que nous ne pouvons concevoir, c'est ce que nous déplorons amèrement. M. Charles Nodier, nous dit-on, a vendu mille francs son *Lutin d'Argail*, qui est extrêmement court, et il aurait bien tort de se donner la moindre peine pour mieux faire, lorsqu'il se défait si avantageusement d'un pareil ouvrage. Chacun sent la réponse que l'on peut faire à ceci; et quand bien même M. Nodier préférerait l'argent à la réputation, encore serait-ce fausement agir dans son intérêt pécuniaire, que de ne pas chercher à nous offrir des productions plus estimables.

Nous avons lu le *Lutin d'Argail* avec les dispositions les plus favorables à l'auteur; car nous avouons notre faiblesse pour lui, et quelque effort que nous ayons fait, il nous a été impossible de ne pas fermer vingt fois le livre, rebuté des fu-

tilités qu'il contient et de l'obscurité du sujet, où rien ne se trouve ni motivé, ni expliqué. Beaucoup de mots harmonieux et de phrases bien tournées, une ou deux pensées et quelques détails gracieux, voilà tout, absolument tout ce que nous avons vu dans le *Lutin d'Argail*, et si nos lecteurs veulent avoir une idée du style de l'auteur dans cet ouvrage, il leur suffira de lire le passage suivant, où sont décrits la forme, les goûts et le caractère du Lutin qui y a donné lieu :

« C'est un démon plus malicieux que méchant, et plus es-
 » piègle que malicieux, quelquefois bizarre et mutin, sou-
 » vent doux et serviable, qui a toutes les bonnes qualités et
 » tous les défauts d'un enfant mal élevé. Il fréquente rare-
 » ment la demeure des grands et les fermes opulentes qui réu-
 » nissent un grand nombre de serviteurs; une destination
 » plus modeste lie sa vie mystérieuse à la cabane du pâtre ou
 » du bûcheron. Là, mille fois plus joyeux que les brillans
 » parasites de la fortune, il se joue à contrarier les vieilles
 » femmes qui médisent de lui dans leurs veillées, ou à trou-
 » bler de rêves incompréhensibles, mais gracieux, le sommeil
 » des jeunes filles. Il se plaît particulièrement dans les éta-
 » bles, et il aime à traire, pendant la nuit, les vaches et les
 » chèvres du hameau, afin de jouir de la douce surprise des
 » bergères matinales, quand elles arrivent dès le point du
 » jour, et ne peuvent comprendre par quelle merveille les
 » jattes, rangées avec ordre, regorgent de si bonne heure
 » d'un lait écumeux et appétissant; ou bien il caracole sur les
 » chevaux qui hennissent de joie, roule dans ses doigts les
 » longs anneaux de leurs crins flottans, lustre leur croupe
 » polie, ou lave d'une eau pure comme le cristal, leurs jam-
 » bes fines et nerveuses. Pendant l'hiver, il préfère à tout
 » les environs de lâtre domestique, et les pans couverts de
 » suie de la cheminée, où il fait son habitation dans les
 » fentes de la muraille, à côté de la cellule du grillon. Com-
 » bien de fois n'a-t-on pas vu Trilby, le joli lutin de la
 » chaumière de Dougal, sautiller sur le rebord des pierres
 » calcinées, avec son petit *tartan* de feu et son *plaed* on-
 » doyant couvert de fumée, en essayant de saisir au passage
 » les étincelles qui jaillissaient des tisons et qui montaient en
 » gerbe brillante au-dessus des foyers! Trilby était le plus
 » jeune, le plus galant, le plus mignon des follets ».

P. A. T.

VARIÉTÉS.

Le Département du Loiret semble fécond depuis quelque tems en événemens remarquables : on lit les faits suivans dans un des derniers journaux de ce Département :

Deux amoureux , à Mont-Réal , se disputaient la main d'une jeune et riche créole : ils résolurent de décider la question d'une manière péremptoire , en se faisant sauter la cervelle. La première rencontre eut lieu : nos galans étaient armés de fusils ; ils tirèrent à quatre pas , pour ne point manquer leur coup ; cependant ni l'un ni l'autre ne fut touché , ce qui prouve incontestablement que nos deux Américains avaient plus d'amour que d'adresse. Un second rendez-vous est donné ; toujours des fusils ; on s'aligne , on fait feu ; une balle s'égare et vient frapper un témoin ; en le voyant tomber , nos deux combattans avaient pris la fuite. Lorsque quinze jours après , croyant l'affaire assoupie , ils rentrèrent en ville , quelle fut leur surprise de trouver le pauvre témoin... marié à la jeune fille !

— Un serpent de deux pieds et demi entre tête et queue , ayant été tué dernièrement par un chasseur , près du village d'Icklesham , le chirurgien-pharmacien de l'endroit l'ouvrit , et lui trouva onze *perdreaux* dans le ventre.

— A Woodcotts , comté de Dorset , une femme est accouchée , il y a peu de tems , de trois filles , baptisées le même jour sous les noms de *Foi* , *Espérance* et *Charité*.

— Les journaux d'Edimbourg entrent dans de grands détails sur les préparatifs que l'on y fait pour la réception de S. M. Voici ce que contient le *Star* d'Edimbourg , au sujet de la présentation des dames à l'assemblée que le roi tiendra le quatrième jour après son arrivée.

« En entrant dans le cercle du roi , la dame laisse traîner la queue de sa robe (d'environ quatre verges de long) , qui est portée par le maître des cérémonies , jusqu'à ce qu'elle soit près de S. M. La dame s'incline. Le roi la relève et l'embrasse sur la joue. Elle se retire ensuite , faisant toujours face au souverain jusqu'à ce qu'elle soit hors du cercle. Il est très-difficile pour les dames qui n'en ont point l'habitude de se retirer (sans aide) à reculons. Les dames doivent s'appliquer , surtout celles qui n'ont point porté de pareils atours , à repousser avec grâce la queue de leur robe en se retirant ».

Il nous semble que c'est bien plutôt alors que le maître des cérémonies deviendrait nécessaire. L'usage peu galant qu'on pratique en pareil cas , paraîtrait presque une allusion à la

conduite des hommes : toujours ils suivent de près ceux qui s'approchent des grandeurs, et les abandonnent dès qu'ils sont forcés de s'en éloigner.

ANNONCES.

LES ANNALES FRANÇAISES des Arts, des Sciences et des Lettres, publiées par MM. Alexandre Lenoir et B. Mondor, honorées des souscriptions de la Famille Royale entière, de celles des chambres, des ministres et grands fonctionnaires, des premiers artistes savans et littérateurs français et étrangers ; continuent de mériter la faveur publique et d'obtenir des succès. Cet ouvrage, qui s'occupe de toutes les parties de son cadre avec un soin et des efforts si utiles à toutes les connaissances humaines, s'abstient absolument des matières politiques et n'est pas pour cela moins intéressant. Il est ingénieusement varié par des articles de mélanges, des chroniques, revues, nouvelles, poésies, etc. ; l'architecture et tous les beaux-arts, l'agriculture et toutes les découvertes qui ont rapport aux sciences, aux lettres, à l'industrie et au commerce, y sont toujours l'objet des soins particuliers.

Les cahiers des *Annales Françaises* paraissent souvent avec des gravures, et une Table alphabétique est donnée à la fin de chaque volume. Le tome dixième (ou quatrième de la seconde série) est presque terminé : il ne reste qu'un petit nombre de collections entières, mais on peut aussi les commencer au septième volume de l'ouvrage.

On s'abonne au Bureau, rue Meslée, N°. 52 ; chez tous les Libraires et Directeurs des Postes de France ; Prix : 25 fr. par an ; 28 fr. par la Poste, ou 9 fr. le volume.

Il vient de paraître une nouvelle édition des œuvres de Gentil-Bernard. Prix : 3 fr. 50 c.

— Une petite brochure intitulée : *Le Langage de l'amour*. Prix : 1 fr. 50 c.

Ces deux ouvrages se trouvent à la librairie, rue des Quatre-Fils, N°. 16.

— *Les Nuits gauloises*, ou méditations politiques et morales, par M^{me}. de La Villemeneue.

Chez l'auteur, rue Hautefeuille, N°. 22.

Nous rendrons compte incessamment de ces deux ouvrages.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N°. 46, au Marais.